

Un bref aperçu de la littérature francophone du Québec

Jan Goes

1. Introduction

L'identité du peuple québécois est particulière : ses géniteurs sont l'Indien et le Blanc, le Jésuite et le coureur des bois. L'histoire de la littérature du Québec en témoigne, une histoire qui « oscille entre l'appel du lointain, des grands espaces vierges, et le repli frileux autour du foyer et de l'église paroissiale. » (Pont-Humbert, 1998 : 7). La question de l'identité se trouve au cœur de la littérature du Québec, comme elle se trouve au cœur de toutes les littératures de « colonisés », au cœur aussi de toutes les dites « petites littératures ». En effet, toutes les littératures de « colonisés », toutes les « petites littératures » se sont interrogées sur leur identité, et sur leur différence, une différence qui se mesure par rapport à un autre, un « plus grand », « plus ancien », qui impressionne (*cf.* aussi la *littérature francophone de Belgique* par rapport à la *littérature française*).

« L'histoire de la littérature du Québec est de ce point de vue caractéristique. Il suffit de se référer aux différentes appellations qui lui ont été attribuées au fil des siècles (« française du Canada », ou « française d'Amérique », « canadienne-française » avant de devenir « québécoise ») pour prendre la mesure de cette question de définition qui la hante. » (Pont-Humbert, 1998 : 8). Selon Catherine Pont-Humbert, la littérature québécoise se différencie de la littérature française comme la littérature des États-Unis se différencie de celle de l'Angleterre... Vu leur position particulière, le Québec et sa production littéraire ne peuvent être assimilés ni à la France, ni au Canada anglais, ni aux États-Unis. Par rapport à la France surtout, il y a une relation d'amour et de haine :

« Si nous cessions de maudire cette mère admirée dans le monde entier (et si, d'ailleurs, nous nous y rapportions plutôt comme à un père puissant), nous cesserions peut-être de nous soumettre. » (Jean Larose, *La petite noirceur*, 1987, cité par Pont-Humbert, 1998 : 9).

Les Québécois restent des « demi-libérés » (Jacques Godbout), une preuve en est le refus de l'indépendance...

2. Les écrits de la nouvelle France (1534 - 1760)

Pourquoi ces dates ? 1534 est la date de découverte, 1760, celle de l'abandon... Pour cette période, aucune grande œuvre d'imagination n'est à inventorier. Il y a des récits de voyage, des relations faites par les missionnaires, des rapports, des correspondances... Or, ces écrits sont originaux, dans la mesure où ils relatent une aventure en terre

inconnue, où ils racontent le choc du contact et nomment de nouvelles réalités. On décèle aussi la volonté des fondateurs de créer une nouvelle France, semblable à l'ancienne. Les premiers récits sont des textes de voyageurs, et les premiers de ces textes sont ceux de Jacques Cartier. Le manuscrit original de son texte est probablement perdu :

« Le manuscrit original de la relation de 1534 (publiée d'abord en italien¹ puis en anglais avant de paraître en français en 1598) semble aujourd'hui perdu. Le *Brief récit* de 1535-1536, publié en 1545, qui relate le deuxième voyage, le plus riche, ne porte aucun nom d'auteur. L'hypothèse est souvent avancée selon laquelle le *Brief récit* serait dû à Jehan Poulllet qui occupa la fonction de secrétaire de l'expédition. Du troisième voyage de 1541 enfin, il ne reste qu'une version anglaise, incomplète, établie par le géographe et éditeur Richard Hakluyt en 1600, d'après un document trouvé vers 1583 et disparu depuis. » (Pont-Humbert, 1998 : 13).

Cartier décrit le nouveau pays dans les moindres détails et on pense qu'il n'avancé pas à l'aveuglette et qu'il connaissait les parages de Terre-Neuve soit de visu, soit par connaissance interposée des morutiers bretons. Voici un petit fragment du *Brief Récit* :

[...] *Et par les sauvages que nous avions, il nous a été dit que de là venait le cuivre rouge qu'ils appellent caignetdazé [...] Et lesdits sauvages nous ont certifié que c'est le chemin et le commencement du grand fleuve de Hochelaga et le chemin du Canada, lequel fleuve allait toujours en rétrécissant jusqu'au Canada [c'est-à-dire le Québec que Cartier appelle tantôt Stadaconé tantôt Canada] ; et puis que l'on trouve de l'eau douce dans ce fleuve qui va si loin que jamais homme n'avait été jusqu'au bout.* (*Brief Récit*, p. 171)

Samuel de Champlain fonde Québec en 1608. Louis XIV fait de la nouvelle colonie une colonie royale. Le clergé tente d'orienter l'économie vers l'agriculture et la stabilité et veille aux bonnes mœurs ; en ville on tente de maintenir la vie de la haute société française. Il y a trop peu de monde pour que s'épanouisse une vraie vie culturelle, mais un genre connaît un certain succès : les *correspondances* (cf. pour la France les lettres de M^{me} de Sévigné, M^{me} Du Deffand...). Les lettres de la religieuse Marie de l'Incarnation (1599-1672) seront publiées en volume après sa mort : elles appartiennent partiellement à la littérature mystique, mais racontent également énormément de choses sur la vie au Québec. Viennent ensuite les *Relations* (rapports, comptes rendus) des Jésuites, publiées de 1632 à 1673, avec comme représentant le plus illustre le père Paul Lejeune (1591-1664). Tous ces écrits permettent de sentir l'émergence d'une nouvelle société. Catherine Pont-Humbert écrit que « s'il est légitime d'affirmer qu'il y a eu une littérature en français depuis les origines de l'établissement des Français en terre d'Amérique, une restriction s'impose toutefois : aucune grande œuvre d'imagination et de style – ni en poésie, ni en théâtre, ni dans le domaine des idées – n'a marqué cette période. Il ne faudrait cependant pas mésestimer les écrits de cette époque car on y découvre l'éveil d'une conscience collective qui va bientôt rendre possible une véritable littérature. » (Pont-Humbert, 1998 : 23).

¹ Dans la version de Ramusio, *La prima relazione di Jacques Cartier della Terra Nova detta la nuova Francia, trovato nell'anno M. DXXXIII*, 3^e volume des *Navigazioni e viaggi*, Venetia, 1556.

3. La rupture avec la France (1760-1837)

La cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre fait d'elle une colonie anglaise. Le traumatisme est grand, et compromet l'identité encore fragile des Québécois. Les élites rentrent en France, demeurent ceux qui tirent leur subsistance des terres qu'ils habitent. C'est donc également une catastrophe culturelle : pour résister aux Anglais, on se replie sur l'univers rural. Les membres du clergé et de la noblesse qui ont choisi de rester cherchent des liens avec la couronne anglaise, en échange du maintien de la langue, de la religion et du droit civil français. L'enseignement se détériore jusqu'à un analphabétisme généralisé au début du XIX^e siècle. Lecture, livres, débat d'idées sont d'ailleurs violemment critiqués par le clergé, seul représentant restant de la culture. Les rangs des conservateurs seront encore renforcés par le clergé royaliste français, chassé par la révolution. Bref, le désert culturel est complet.

Cette période est cependant très importante pour la formation d'une identité canadienne-française, qui se forge alors dans la résistance. Le caractère traditionnel de la société s'accroît. La culture se folklorise (chansons, contes, légendes).

Pour ce qui concerne la littérature, il y a les mêmes chansons, contes et légendes en version écrite, et le journalisme : *La Gazette de Québec*, *la Gazette littéraire*, *Le Canadien* (ils publient les contes et les poèmes). Le grand défenseur de la cause des Canadiens est le journaliste Étienne Parent (1802-1874).

La vie culturelle se resserre sur le foyer, et une tradition orale naît, ce qui fait que « nombre de chansons normandes, poitevines ou vendéennes sont restées intactes grâce à une tradition plus fidèlement entretenue que dans leur région d'origine. » (Pont-Humbert, 1998 : 28). Le patrimoine venu de France s'enrichit de traditions locales. Les chansons canadiennes parlent des métiers locaux : forestier, bûcheron, voyageur.

Prenons une chanson du cru :

*Dimanche après les vèp's, y aura bal chez Boulé
Mais il n'ira personn' que ceux qui sav'nt danser :
José Blai comme les autres itou voulut y aller.
Mais, lui dit sa maîtresse, t'iras quant le train sera fai'.
Om courut a l'établ' les animaux soigner.
Prend Barré par la corne et Rougett' par le pied.
Il saute à l'écurie pour les chevaux gratter.
Se sauve à la maison quand ils fur't étrillés.
Il met sa veste rouge et son capot barré.
Il met son fichu noir et ses souliers francés.
Et va chercher Lisett' quand il fut ben greyé.
On le met à la por' pur y apprendre à danser.
Mais on garda Lisett' sa jolie fiancée.*

(Dans Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens* (2^e version), 1863, cité par Pont-Humbert, 1998 : 28).

La période est donc marquée par la pauvreté en matière de création. Or, c'est à ce moment que fut quand même écrit le premier roman canadien-français, par Philippe Aubert de Gaspé fils (1814-1841). *L'influence d'un livre* s'inscrit dans la tradition du récit légendaire, c'est une sorte de roman gothique (la légende du diable qui vient au bal et tente de ravir une jeune fille). L'auteur est très conscient de sa valeur ; il écrit : « J'offre

à mon pays le premier roman de mœurs canadien. » (Pont-Humbert, 1998 : 30). Bientôt le roman s'orientera vers l'histoire et le roman du terroir.

4. Les textes fondateurs (1837-1930)

Une guerre civile éclate en 1837 ; la répression des anglais est sanglante. Le gouvernement britannique nomme un gouverneur général. Lord Durham juge sévèrement les Canadiens-français :

« On ne peut guère concevoir de nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que les descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils ont gardé leur langue, et leurs coutumes particulières. C'est un peuple sans histoire et sans littérature. » (Cité par Pont-Humbert, 1998)

Roch Carrier, dans *La guerre, Yes sir !* (1981) évoque clairement la différence culturelle, l'incompréhension des anglais devant l'obstination des *French Canadians* :

« Pourquoi n'acceptaient-ils pas l'aide que les Anglais leur offraient ? Puisque la France les avait abandonnés, pourquoi ne voulaient-ils pas accepter le privilège de devenir Anglais ? L'Angleterre les aurait civilisés. Ils ne seraient plus des porcs de French Canadians. Ils sauraient comprendre une langue civilisée. Ils parleraient une langue civilisée, non un patois. » (Roch Carrier, 1968 (1981) : 92)

L'*Acte d'union* de 1840 doit conduire à l'assimilation du peuple canadien-français. C'est de là que vient le sursaut salvateur : les Canadiens français assumeront leurs différences. Le clergé renforce encore son pouvoir, veillant sur la pureté des mœurs et de la langue, jouant l'intermédiaire avec le pouvoir. Il oriente la littérature naissante vers un discours moralisant. La méfiance envers le livre se porte maintenant sur le roman, création du XIX^e siècle. Ce genre incarne l'aventure, l'amour ; un journaliste écrit, en 1879 : « Les peuples honnêtes n'ont pas de roman. » Pour l'abbé Casgrain (1831-1904) la littérature doit être essentiellement croyante et religieuse. La ville de Québec devient un foyer de littérature orientée vers le passé collectif. Deux revues sont créées : *Les soirées canadiennes* et *Le Foyer canadien*.

On peut distinguer différents types de textes parmi les *textes fondateurs*.

4.1 Orientation vers l'Histoire

Parmi les historiens, le premier et l'un des plus grands est François-Xavier Garneau (1809-1866) : *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Il réagit ainsi contre le rapport de lord Durham. Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871, père de l'auteur de *L'influence d'un livre*) dépasse les cadres de l'Histoire et écrit un roman de mœurs : *Les anciens Canadiens* qui connaîtra un immense succès.

L'ensemble des textes de cette époque idéalise le passé pour faire accepter le présent...

4.2 Le roman de la terre

Le roman de la terre, ou encore roman du terroir, occupe une place considérable dans la littérature canadienne française. Texte fondateur : *La terre Paternelle* (Patrice Lacombe,

1846). Les Canadiens français, vaincus, s'accrochent au culte de la tradition et mettent toute leur énergie au service de l'héritage français. La survie passe par la terre. La condition paysanne est proposée comme idéal de vie.

À l'intérieur du roman du terroir, on peut également distinguer le « roman de colonisation », qui relate l'établissement des nouveaux colons dans de nouvelles régions, ouvertes au défrichement : *Jean Rivard le défricheur* (1862) et *Jean Rivard Économiste* (1864) d'Antoine Gérin-Lajoie ; *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1914, Paris, 1916 Montréal).

En 1909 on fonde la revue *Le terroir*.

4.3 Premiers pas du roman psychologique

Le grand absent du roman de la terre est l'individu, puisque ce genre prône un modèle collectif au sein duquel les aspirations singulières ne comptent pas. Laure Conan (pseudonyme de Félicité d'Angers) écrit *Angéline de Montbrun*, premier roman d'introspection et d'amour du Canada français ; de plus, elle est une des premières femmes écrivains du Canada. Le roman a un côté moralisateur – la souffrance qui conduit à Dieu – mais la seconde lecture est bien celle d'un drame d'amour.

4.4 La poésie

L'influence romantique, même si elle est condamnée par les romanciers du terroir, gagne quand même le Canada français, et se manifeste en poésie (et également dans les discours politiques : on cite Rousseau, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, auteurs « subversifs »). Les poètes se réunissent à Québec, chez le libraire-poète Octave Crémazie (1827-1879). Après sa banqueroute, ce dernier devient un poète de l'exil, bientôt considéré comme un poète « national ». Il ne reste de lui qu'une œuvre de jeunesse, car il a refusé de publier après son départ (1862).

Depuis son exil parisien, Crémazie résume ainsi la situation canadienne-française :

« Si nous parlions huron ou iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde (...) on se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'iroquois tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un volume écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal. » (cité par Pont-Humbert, 1998 : 43)

C'est bien cela, la situation marginale de la littérature canadienne-française...

Signalons encore Émile Nelligan (1879-1941), poète maudit, qui a sombré dans la folie à vingt ans.

5. Transitions : 1930-1945

Le « roman de la terre » triomphe pendant la période de l'entre-deux-guerres : *Maria Chapdelaine* (Louis Hémon, 1914 (Paris), 1916 (Montréal)), *Un homme et son péché* (Claude-Henri Grignon (1933)), *Menaud maître draveur* (Félix-Antoine Savard, 1937). La crise de 1929-1930, puis la guerre, bousculeront la situation, et feront évoluer la société canadienne-française sur tous les plans, économique, politique, religieux, culturel. Les populations sont brassées, l'Europe est redécouverte, les contacts avec le monde anglo-

saxon se multiplient. Pour ce qui concerne la littérature, le modèle parisien disparaît, l'édition canadienne se porte bien. Comme certains grands artistes français se sont réfugiés au Canada francophone, le pays rattrape en quelques années des dizaines d'années d'histoire et d'évolution littéraires, et les auteurs prennent conscience d'une nécessaire et possible autonomie de la littérature canadienne-française par rapport à la littérature française.

Une nouvelle revue voit le jour, dont le nom est très significatif : *La relève*, dirigée par l'écrivain Roger Charbonneau. Des écrivains comme Anne Hébert (1916-2000), Roger Lemelin ou Yves Thériault (1915-1983) sont découverts dans cette revue. La poésie, elle aussi, connaît des innovations (le vers libre) : Alain Grandbois (1900-1975), Hector de Saint-Denys Garneau (1912-1943), dont voici un poème :

Spleen

Ah ! Quel voyage nous allons faire
Mon âme et moi, quel lent voyage

Et quel pays allons-nous voir
Quel long pays, pays d'ennui.

Ah ! D'être assez fourbu le soir
Pour revenir sans plus rien voir

Et de mourir pendant la nuit
Mort de o, mort de notre ennui.

Regards et jeux dans l'espace, Poésies complètes, Éd. Fidès, 1949.

Ringuet, Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy et Roger Lemelin annoncent la fin du roman de la terre. Soit on la désacralise [Ringuet (1895-1960) : *Trente Arpents*], soit on l'évoque comme un souvenir à jamais révolu [Germaine Guèvremont (1893-1968), *En pleine terre, Le survenant, Marie Didace*]. Gabrielle Roy, elle, inaugure la fresque sociale en milieu urbain (*Bonheur d'occasion*, prix Femina, 1947), continuée par Roger Lemelin (1919-1992), dont le roman *Les Plouffe* (1949) se déroule dans le quartier ouvrier de Saint-Sauveur, dans la basse-ville de Québec. Gabrielle Roy retrace aussi son autobiographie, et la probable naissance de son désir d'écriture : ce dernier serait né pour venger les injustices que les canadiens-français ont subies, depuis le « grand dérangement ». Elle donne aussi la parole aux minorités (les esquimaux dans *La rivière sans repos*).

Ces quatre classiques s'inscrivent cependant encore dans la tradition : ils ne dénoncent pas encore la société paralysée dans laquelle ils vivent. Ce sera fait par le manifeste *Refus Global* (1948) signé par les membres du groupe des Automatistes (*cf. infra*). Si les écrivains de la première moitié du XX^e siècle ont pris la parole dans une société sclérosée, les écrivains de la génération suivante poseront les questions déterminantes de l'identité et de la survie.

Écrire en français, pour la génération de Gabrielle Roy et ses successeurs, c'est choisir contre la langue majoritaire, c'est choisir de se rattacher à une autre histoire, celle de la littérature française. Ici aussi, il s'agit d'une certaine schizophrénie, commune à bien des écrivains canadiens-français, et que l'on retrouve dans les œuvres des « colonisés » (*cf. supra*).

6. Après 1945

6.1 Introduction

« Le fait majeur intervenu dans la littérature de ces trente dernières années, c'est celui du passage de la littérature canadienne-française en littérature québécoise. » (Gaston Miron, cité par Joubert e.a. 1986 : 323).

Effectivement, quand quarante ans plus tôt (1945), Gabrielle Roy reçut le prix Femina pour son roman *Bonheur d'occasion*, la presse de Montréal se félicitait qu'un auteur *canadien* ait reçu un prix *français*. Que de chemin parcouru, depuis lors !

Comme nous l'avons brièvement esquissé, même s'il y avait une littérature avant 1945, celle-ci présentait plutôt les caractéristiques de ce que l'on peut appeler une « littérature coloniale » : provincialisme, imitation, et emprise d'un clergé très réactionnaire. D'un côté, le Canada français de ce temps revendique son appartenance au monde français, contre l'anglais (influence de l'Angleterre d'abord, des États-Unis ensuite), mais de l'autre, il se défend contre tout ce qui vient de France, surtout dans le domaine culturel, au nom de la fidélité aux valeurs ancestrales, lesquelles seraient abandonnées dans une métropole où l'on a coupé la tête du roi. C'est sans doute cette fidélité obstinée qui a sauvé le Québec de l'assimilation pure et simple au monde anglo-saxon, de même que cela a sauvé les francophones de l'Acadie, du Manitoba, où ils sont minoritaires. « Mais aussi elle l'a placé dans une situation de considérable isolement et retard culturel : en 1950 l'archevêché de Montréal interdit encore à la population de célébrer le centenaire de... Balzac, considéré comme un auteur pernicieux. » (Joubert e.a., 1986 : 324).

La littérature d'avant 1945 est donc assez insignifiante, à quelques exceptions près : les poètes Crémazie (1827-1879), Nelligan (1899-1941), Saint-Denys Garneau (1912-1943), Alain Grandbois (1900-1975). Un roman, écrit par un Français, a été « adopté » par les Canadiens francophones : *Maria Chapdelaine* (1914, 1916 pour l'édition au Canada). Cette œuvre fut finalement acceptée comme l'incarnation de l'esprit pionnier, cristallisant la résistance d'un Canada français rural et traditionaliste face au monde extérieur.

6.2 1945-1950 : le bouleversement

Les écrivains de cette période explorent des voies qui leur étaient inconnues auparavant. Il y eut même un mouvement Dada, le mouvement *automatiste* ! « Leur manifeste *Refus global* (1948), placé sous l'invocation du rêve, de Sade et de Lautréamont, s'élevant contre la religion, le progrès, le profit et toutes les formes de l'institution artistique et sociale, revêt une importance considérable en ce qu'il marque un renversement de l'attitude de fidélité conservatrice, et qu'il signale, historiquement, l'intrusion du concept même d'avant-garde. » (Joubert e.a. 1986 : 325). Cette avant-garde rappelle Dada, et le Surréalisme, mais ce qui importe surtout, ce sont ses revendications de la nouveauté pour la nouveauté. Le recours à la provocation, au scandale et à la nouveauté est nouveau dans la littérature canadienne. Les signes de l'évolution sont visibles au théâtre aussi (influence de Sartre, de Copeau). Dans le roman, on rattrape le temps : on commence à décrire un Canada multiple, et surtout, **urbain**.

6.3 1950-1965 : l'explosion

Dans les années cinquante, on voit apparaître le roman de la détresse : « le personnage romanesque s'individualise mais il atteint également l'extrême limite de la détresse et du

dénouement moral comme dans *Évadé de la nuit* ou *Poussière sur la ville* d'André Langevin. La société canadienne-française, confrontée à des apports extérieurs qui la remettent en cause, connaît une période de désaffection religieuse, une crise morale et identitaire qui éclatent au grand jour dans la littérature. » (Pont-Humbert, 1998 : 65). Les thèmes essentiels de la future révolution tranquille des années soixante sont déjà en gestation.

Après la mort du premier ministre Duplessis (1959), tyrannique et conservateur, la société se développe à un rythme accéléré. Pour la littérature, c'est l'époque de la naissance de maisons d'édition, de revues, cabarets, théâtres..., la poésie se vend aussi bien que le roman, c'est une époque de renaissance : la Révolution tranquille. Le Québec se profile maintenant comme un pays, et l'on parle de plus en plus de **littérature québécoise**. Gaston Miron écrit en 1957 :

« C'est entendu, nous parlons et nous écrivons en français et notre poésie sera toujours de la poésie française. D'accord. Mais voilà, il faut le répéter, nous ne sommes plus Français. Notre tellurisme, notre social, notre mental, ne sont plus les mêmes (...) Si nous voulons apporter quelque chose au monde français et hisser notre poésie au rang des grandes poésies nationales, nous devons nous trouver davantage, accuser notre différenciation et notre pouvoir d'identification. » (cité dans Joubert e.a., 1986 : 329)

La réflexion sur l'utilisation de la langue parlée et écrite au Québec ne date évidemment pas de cette époque, elle est au cœur des préoccupations des auteurs depuis le début. Octave Crémazie avait déjà écrit en 1867 : « Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. » (cité par Pont-Humbert, 1998 : 82). « Les écrivains québécois, comme les auteurs francophones de manière générale, sont en raison de leur situation de proximité avec d'autres langues contraints de penser leur langue, de théoriser la nature du lien qui les relie à cet instrument de travail, d'où cette surconscience linguistique identifiée comme une caractéristique des auteurs francophones. » (Pont-Humbert, 1998 : 82).

On fonde une maison d'édition, appelée l'*Hexagone*. Or, le mot n'avait pas encore la connotation de *France* en 1953 : on l'a choisi en fonction des six écrivains fondateurs (Gaston Miron, Olivier Marchand, Gilles Charles, Louis Portugais, Mathilde Ganzini et Jean-Claude Rinflet). *Hexagone* publiera plusieurs générations de poètes, des poètes qui revendiquent l'identité québécoise. Les auteurs les plus importants sont Paul-Marie Lapointe, Jean-Guy Pilon, Gaston Miron.

En 1963, une nouvelle époque s'ouvre avec la fondation de la revue *Parti pris*. Elle se fait le porte-parole de Québécois plus combatifs, indépendantistes (il y eut quelques attentats terroristes). Le Québécois, ce colonisé, doit se libérer de son oppresseur. Figure de proue : Paul Chamberland, qui part en guerre contre toutes les formes :

*oh Toi cède
Toi big brother connard anonyme deux cents millions d'anglo-saxons hydre yankee
canadian marée polymorphe imberbe à serres nickelées Standard oil General Motors je suis
cubain yankee no je suis nègre je lave le plancher dans un bordel du Texas je suis
québécois je me fais manger la laine sur le dos (...)*

(cité dans Joubert e.a., 1986 : 332-333)

Parler anglais c'est « speakwhite » ! Comme si les Québécois étaient effectivement des « nègres ». On revendique une identité québécoise, identité « d'un pays à la fois ancien

et à venir, à retrouver et à inventer » (Joubert e.a. 1986 : 333). La société québécoise est donc bouleversée par un tout nouveau mouvement littéraire et artistique. C'est surtout dans le roman que les transformations et les innovations se multiplient : roman de mœurs, récits romanesques, contes... Dans le roman de mœurs on explore surtout l'univers urbain et industriel. Un certain nombre de ces romans mettent en cause la toute-puissance de la religion et du clergé catholique. D'autres, tels qu'Yves Thériault, se font une spécialité de l'évocation des diverses minorités qui forment la population canadienne (*Agaguk*, 1951, histoire esquimaude ; *Ashini*, 1960, histoire indienne), et qui portent des valeurs que la domination anglo-saxonne pourrait effacer.

D'autres auteurs, ou auteures, comme Anne Hébert, produisent d'autres types de récit qui mettent en cause les fonctions traditionnelles du roman : ce sont des récits poétiques, sans référence à un temps ou un espace précis (Anne Hébert, *Les chambres de bois ; Kamouraska*², 1970). Jacques Godboit, par contre, peut être considéré comme un auteur de nouveau roman français (*L'aquarium*, 1962). Ses romans ont d'ailleurs d'abord été publiés en France.

D'autres explorent la langue, comme l'avaient fait, dans les années trente, Céline et Queneau. Il est effectivement à noter que la langue parlée (*joual*³) diffère radicalement de la langue écrite, standard. Ainsi naît également une « querelle du joual » entre ceux qui le condamnent, et ceux qui s'efforcent d'en faire une langue littéraire. Les œuvres publiées en joual ont eu un réel retentissement et ont exprimé la révolte d'une génération d'écrivains. Pour Gérald Godin (1968), cette langue était « en positif le décalque de notre originalité en terre d'Amérique, et en négatif, le reflet de notre situation de colonisé. » (cité par Pont-Humbert, 1998 : 84).

Beaucoup d'écrivains puisent leur inspiration dans le fonds populaire : Antonine Maillet (Acadie, au Nouveau Brunswick, *Pélagie La Charette*), Roch Carrier (*Jolis Dénis*, livre de contes), Jacques Ferron (*Contes du pays incertain*).

7. 1965-1980 : années fastes et crise

En cette période se termine la révolution tranquille, De Gaulle a prononcé son fameux « vive le Québec libre ». Il y a des émeutes, des manifestations, même des bombes. Le FLQ (Front de Libération Québécoise) enlève des ministres et les exécute. En 1973 le français est reconnu comme autre langue officielle, et il devient seule langue officielle en 1977. La littérature canadienne-française du Québec s'affirme définitivement comme littérature québécoise ; il y a aussi une littérature acadienne spécifique. Comme elle se sent plus sûre d'elle-même, cette littérature va pouvoir intégrer des courants mondiaux, ainsi, la révolte féministe.

² Selon Pont-Humbert, c'est sans doute le roman le plus célèbre d'Anne Hébert. « Dans la ville de Québec, Élisabeth d'Aulières, femme respectable et sage mère de onze enfants, revit la passion amoureuse qui déchira sa jeunesse tandis qu'elle veille son mari, Jérôme Rolland, épousé en secondes noces pour sauver l'honneur et qui va mourir. (...) Dans un état de demi-sommeil où la mémoire renoue admirablement avec la chronologie des événements, elle se livre au monde des souvenirs entrecoupés de cauchemars. Les morts, les vivants, les sorcières, les fantômes hantent l'inconscient de Mme Rolland et leurs univers se confondent pour renverser les frontières du réel. (...) C'est toute la dimension fantastique de *Kamouraska*. » (Pont-Humbert, 1998 : 77-78).

³ *Joual* = *cheval*.

De nouvelles révélations se font voir pour ce qui concerne le roman et le théâtre : Michel Tremblay (*La grosse femme d'à côté est enceinte*), Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais. À l'origine, Michel Tremblay se servait du jocal, mais, à son goût, il fut trop vite considéré comme un défenseur de cette cause. Il opéra une conversion sans changer de héros : le petit peuple du quartier du Plateau-Mont-Royal.

1965-1968 constituent trois années de grâce, qui donnent son élan à la littérature québécoise, littérature qui se complique singulièrement en de multiples tendances : aux problèmes canadiens et québécois (politique, linguistique), viennent s'ajouter des problèmes internationaux (l'écriture au féminin par exemple) qui prennent une identité propre québécoise. Michel Tremblay vient au roman avec un ouvrage d'anticipation (*La cité dans l'auif*, 1969).

Dans les années 1970 on s'interroge beaucoup sur la spécificité québécoise. La définition se transforme en slogan avec double négation : « Ni Français, ni Américains, spécifiquement Québécois. » La littérature joue son rôle de support aux mutations du pays. Tout écrivain se sent obligé de participer au « texte national », à se soumettre « au service littéraire obligatoire », ce qui entrave singulièrement les créations plus personnelles (cf. Pont-Humbert, 1998 : 98).

8. 1980... : et maintenant... ?

Les référendums successifs n'ont pas donné le résultat attendu : un vote en faveur de l'indépendance du Québec. Le Québec a retrouvé son identité, mais ne va pas plus loin. La littérature, elle aussi, semble vivre une période d'accalmie, de reflux. La société québécoise a un peu abandonné le débat de fond sur son statut, et semble se replier sur un certain confort matériel très nord-américain. Cela n'est pas anormal après une révolution littéraire telle qu'on l'a connue. On reprend haleine, on se situe de nouveau, on mesure le chemin parcouru. Le bilan se traduit entre autres par une vague d'autobiographies, recueils d'articles et d'essais. Perte de repères, désillusion, ou accalmie ? L'avenir le dira.

Bibliographie (très fragmentaire)

- April, Jean-Pierre, *Chocs baroques*, Bibliothèque Québécoise, 1991 (SF).
- Carrier, Roch, *La guerre, Yes sir !*, Éd. Alain Stanké, 1968 (poche Québec 10/10, 1981).
- Cartier, Jacques, *Voyages au Canada. Avec les relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval*, Paris, FM/La Découverte, 1981.
- Guèvremont, Germaine, *Le survenant*, Bibliothèque Québécoise, 1945 (1990).
- Hébert, Anne, *Kamouraska*, Paris, Le Seuil, 1970, Coll. Points, n° P 345.
- Lafrance, Micheline, (présentation), *Nouvelles de Montréal*, Montréal, Éd. de l'Hexagone, 1992.
- Maillet, Antonine, *Pélagie La Charrette*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1979.
- Roy, Gabrielle, *La rivière sans repos*, Éd. Alain Stanké, 1979 (poche Québec 10/10, 1979).
- Roy, Gabrielle, *Ces enfants de ma vie*, Éd. Alain Stanké, 1977 (poche Québec 10/10, 1983).

- Thériault, Yves, *Agaguk*, Montréal, Les Quinze, 1981.
Thériault, Yves, *Tayaout, fils d'Agaguk*, Québec, Les quinze éditeurs, 1981 (poche Québec 10/10, 1981).
Tremblay, Michel, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Paris, Robert Laffont, 1978.
Tremblay, Michel, *Un ange cornu avec des ailes de tôle* (récits), Léméac, 1994.

Essais

- Bombardier, Denise, *Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde*, Paris, Albin Michel, 2000.
Nadeau, Jean-Benoît, *Les français aussi ont un accent*, Paris, Payot, 2002.

Œuvres de référence

- Joubert Jean-Louis, Lecarme Jacques, Tabone Éliane et Vercier Bruno, *Les littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas, 1986.
Pont-Humbert, Catherine, *Littérature du Québec*, Paris, Nathan, 1998.